

Hannes Köhler

**Cette
autre
vie**

roman traduit de l'allemand
par Justine Coquel



ACTES SUD

Titre original :
Ein mögliches Leben
Éditeur original :
Ullstein Buchverlage
© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin, 2018

Photographie de couverture : © Mary Wethey / Trevillion Images

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-33017526-9

HANNES KÖHLER

Cette autre vie

roman traduit de l'allemand
par Justine Coquel

ACTES SUD

À Paula

*I suppose if a man has something once,
always something of it remains.*

ERNEST HEMINGWAY

PROLOGUE

Il enfonce les mains dans le sable humide, bouge les doigts, sent le frottement des grains sur la peau. Il a les jambes pliées et fixe ses bottes, le cuir usé, incrusté de terre. Son index heurte quelque chose de dur, peut-être un coquillage, il le touche, c'est un caillou, mobile, il utilise ses autres doigts pour l'attraper, l'extraire du sol. Il essuie avec le pouce la surface lisse, noire et brillante. Il penche le haut de son corps un peu plus en avant, entrouvre les lèvres et pose la pointe de la langue sur le caillou. Le goût du sel, du sel marin, il sent l'amertume et un léger picotement métallique. C'est donc ça, le goût de la Normandie, pense-t-il en levant la tête.

La rampe avant d'un engin de débarquement s'abat sur le sable, son claquement annonce le retour du tangage des bateaux dans le déferlement des vagues, l'odeur du diesel et du brûlé, les cris des commandos, le ronronnement des panzers qui font gicler le sable humide derrière eux en grim pant la première côte au sortir de l'eau. Au loin, toujours plus de bateaux de plus en plus grands, la proue béante. Les soldats avancent, les jeeps et les camions les précèdent ; sur les zones de chargement toujours plus d'hommes, toujours plus de

casques ronds, toujours plus d'uniformes verts, toujours plus. Le temps tourne en boucle, les mêmes images encore et toujours, plus de bottes dans le sable, toujours plus de machines ; comme si les soutes des bateaux étaient aussi profondes que la mer et plus profondes encore, comme si ce déferlement de loup de mer vert algue n'en finissait pas.

Il regarde autour de lui, observe les camarades assis à côté de lui dans le sable, les yeux écarquillés, leurs rares effets personnels aux pieds. Il devine la crainte, la tristesse. Les rouleaux de barbelés jetés avec indifférence autour d'eux, la plupart des gardes leur tournent le dos, eux aussi contemplent le spectacle qu'offre le littoral, certains accompagnent de sifflements et de rires le débarquement de quelques bateaux ou engins. Et ce n'est toujours pas fini, il aperçoit les prochains bateaux valser au-dessus des vagues suivis de navires encore plus gros, la vapeur qui s'en dégage, de curieux petits zeppelins attachés à des cordes en métal flottent au-dessus, il entend le bourdonnement des avions jaillir de nuages bas. Une pluie très fine s'abat sur les visages tel un léger voile. Il serre les poings, serre fort, la pointe du cailou transperce sa peau.

— Pauvre Allemagne, dit un camarade dont le bandage autour du front s'est obscurci. Il secoue la tête. Pauvre Allemagne.

Ils sont peut-être une centaine d'hommes ; après une nuit dans un champ, on les a fait marcher dans le sable, les mains derrière la tête, à leurs côtés les Américains. Franz pense aux autres, à tous ceux qui n'ont pas encore été attrapés là-dehors, aux camarades en fuite ou dans l'arrière-pays pour lesquels le combat continue. Il pense à Essen, à Katernberg,

la maison, sa mère et son frère. Pauvre Allemagne. Il devait faire partie de la contre-offensive, faire partie des sauveurs, désormais il n'est que spectateur. Il a honte, pas seulement d'avoir été fait prisonnier ni d'être assis dans le sable, mais du soulagement, ce sentiment de pouvoir respirer de nouveau, sentir l'air marin pénétrer dans les poumons. *Fini* est le mot qui revient sans cesse, et même s'il essaye encore si souvent de l'enfouir dans ses pensées, il remonte à la surface comme une bouteille à la mer. Quel genre de soldat es-tu, quel genre d'Allemand es-tu ? Il porte le poing à ses lèvres et passe la langue dessus. Le caillou pétille dans sa bouche et avec lui l'espoir de ne plus avoir à combattre. Il a essayé d'être un bon soldat, il a essayé mais on ne l'a pas laissé faire, on ne lui a pas laissé le temps. Après quelques semaines de formation au front, à l'époque sans même savoir qu'il s'agirait d'un front. La Normandie, les vacances en France, les Françaises, a dit quelqu'un. Tu es mineur de fond, pense-t-il, voilà ce que tu es. Il lève la tête. Personne ne fait attention à lui, personne ne parle, tous fixent le déferlement, les bateaux et les Américains. Il ouvre la poche de poitrine de sa veste d'uniforme pour y glisser le caillou.

Les heures passent, des heures sous la pluie, dans le vent, des heures de somnolence faisant basculer sa tête vers les genoux, et quand il se réveille en sursaut, les bateaux sont toujours là, les camions et les soldats, avec la même constance que les rouleaux du déferlement. Ce n'est que le soir, quand ils ont reçu l'ordre de se lever et de descendre vers l'eau, que le flot s'épuise, que les entrailles sont vides. Mais si les entrailles sont vides, et ça il le

comprend quand il voit les camarades débarquer depuis d'autres points de la plage ou de la corniche, elles le sont uniquement pour pouvoir l'accueillir lui et tous les autres Allemands. Partout les mêmes coupes de cheveux aplaties par la pluie, les mêmes uniformes gorgés d'eau, les visages mal rasés, les yeux qui transpirent le désarroi.

Quelqu'un crie "*On board, on board*", et les premiers camarades avancent dans le déferlement. Les vagues claquent contre ses jambes, trempent ses bottes. Il patauge dans les vagues, grimpe la rampe de chargement vers le petit engin de débarquement.

La rampe métallique fait un long bruit grave en se refermant, un grondement parcourt le bateau, il est remis à la mer. L'écume éclabousse leurs têtes. Un peu plus haut sur la poupe, le second les fait naviguer entre les grands transporteurs. Franz se cramponne au bastingage, il voit des vagues noires dont les sommets déferlent parfois dans la soute. Quelqu'un vomit. Notre Père, pense Franz, Notre Père qui es aux cieux, sans aller plus loin car un camarade tombe et manque de le renverser. Le second crie quelque chose d'incompréhensible.

La lumière du jour est avalée par la mer et les nuages au-dessus de lui, la nuit envoie des pluies plus fortes et un bruit de tonnerre, peut-être une bombe ou l'artillerie. Ou un orage, tout simplement.

Devant eux sur l'eau, la masse sombre des navires de guerre, des destroyers. Sur le côté, il reconnaît des dizaines d'autres engins de débarquement, voit les visages perdus des camarades qui quittent la France avec lui. Ils s'approchent d'une grande caisse grise dont les canons pointent silencieusement vers

le ciel. Il aperçoit une chaîne d'ancre aussi épaisse qu'un homme adulte. Un coup de sifflet retentit, une échelle est déroulée. Ça y est, pense-t-il en se retournant vers la côte que des éclairs ont commencé à foudroyer. Quelqu'un le pousse en avant. Il attrape l'échelle et commence à escalader.

Quand Martin se réveilla, ça sentait le café. Un enfant pleurait. Les turbines vrombissaient régulièrement, une légère vibration parcourut l'avion, se prolongea dans l'accoudoir et jusque dans son bras. Sa voisine avait tiré la couette de la compagnie jusqu'au menton et dormait ; à travers le hublot derrière elle, il aperçut des nuages filandreux plongés dans la lumière rouge du soleil levant, en dessous le bleu de la mer, au loin une étendue de verdure.

Une main se posa sur son épaule. Le vieux se tenait debout dans l'allée, tout souriant. Depuis son siège, Martin pouvait voir les poils sortir de son nez.

— Ça va ? demanda le vieux.

Martin hocha la tête.

— Il faut marcher, dit son grand-père, j'ai lu qu'il fallait marcher pour éviter la thrombose.

Martin hocha la tête une nouvelle fois.

— Je porte des bas, murmura le vieux, j'ai l'impression d'être une femme pendant quelques heures.

Martin ne put se retenir de rire.

— Tu devrais te lever toi aussi.

— Je vais le faire, grand-père. Il faut d'abord que je me réveille.

— Alors réveille-toi, dit le vieux, et viens me voir. Je m'ennuie là-haut.

En partant, il effleura brièvement la tête de son petit-fils. Martin resta immobile dans son siège, il observa les doigts s'éloigner de sa tête, l'anneau doré, le bout de doigt juste au-dessus, puis cette boule blanche après l'articulation qui lui avait fait si peur enfant. La peur de voir tomber les propres parties de son corps rien qu'en touchant la moitié de doigt sur la main droite de son grand-père.

— Et là je pose ma main contre le mur... et boum ! Les Américains me dégomment le doigt.

Et pour preuve, il avait toujours brandi la main pour faire bouger son petit moignon en riant. Et le petit Martin, anxieux, avait observé le doigt qui semblait mener sa propre vie. Pourquoi ne portait-il pas simplement l'anneau à un autre doigt ou sur la main gauche ? Comme s'il était fier de porter l'alliance justement à cette espèce de bout de cigare.

— Ah, le doigt, avait dit sa mère. J'ai entendu tellement de versions différentes : une fusillade en France, un accident du travail au camp.

— Et tu en penses quoi ? avait-il demandé.

— Ça fait bien longtemps que je ne crois plus rien de ce qu'il me dit, avait-elle répondu.

Martin fixa l'écran intégré au dossier du siège devant lui, il observa le petit avion blanc qui traçait une ligne derrière lui, il avait déjà presque traversé l'Atlantique et survolait désormais la grande fosse aux poissons du fleuve Saint-Laurent. Martin regarda la vitesse affichée et fit le calcul dans sa tête : deux cents mètres par seconde. Deux cents mètres par deux cents mètres, rien que lui et le vieux, rien

que lui et ce continent, rien que lui et les histoires de doigts perdus et de guerre perdue.

À l'aéroport, sa mère avait été dans tous ses états, elle avait fait les cent pas, n'avait pas arrêté de se racler la gorge, de tousser, elle l'avait pris à part et lui avait dit de bien faire attention à son grand-père, son sommeil, ses médicaments, son alimentation. Et Martin avait contemplé le vieux qui se tenait un peu à l'écart de leurs bagages, très calme. Le regard un peu trouble, nébuleux, s'était dit Martin. Son grand-père portait un costume, il s'était apprêté pour le voyage, il était élégant et se tenait droit, très droit. À l'inverse, Martin se trouvait voûté, tordu, négligé dans son jean et sa chemise large pas repassée. Petit était le mot, il s'était senti petit alors qu'il dépassait le vieux de près d'une tête.

— Qu'il n'en fasse pas trop, avait dit Barbara, et Martin avait souri à sa mère en secouant la tête.

Elle leur parlait comme à des enfants. Elle avait toujours été comme ça avec Martin, mais avec le vieux c'était tout récent. Elle en avait fait du chemin, pensa-t-il, c'est juste qu'elle n'osait pas en parler directement à son père. Il essaya d'imaginer Judith en femme adulte, dans quarante ou cinquante ans, en train de lui donner des consignes, d'essayer de lui interdire de partir en voyage avec son petit-fils. Il n'arrivait pas à se projeter aussi loin, il la voyait en maternelle, en primaire, il pouvait se représenter sa fille en fillette, mais son imagination s'arrêtait là, pas en femme, pas en mère.

Il se pencha en avant, tapota sur l'écran, atterrit dans un menu, chercha un film, lut quelques résumés, laissa tomber. Il s'adossa de nouveau, ferma les yeux, sentit l'air conditionné sur son front. Rien

que toi et ton grand-père très vieux, pensa-t-il, quelle connerie. Un gigantesque bus à impériale dans l'atmosphère, des milliers de kilomètres parcourus et encore autant à parcourir. Il s'imagina en train d'observer l'arrière de son propre crâne, de plus en plus clairsemé. Manquait plus que ça, se dit-il. Qu'est-ce que tu veux à la fin, se murmura-t-il à lui-même, tu en avais tellement envie.

Tout avait commencé avec la pluie, la pluie qui avait tambouriné contre la fenêtre mansardée. Ou non, pensa-t-il, pas commencé ce jour-là, plutôt basculé. Tout avait basculé avec la pluie, ce matin-là où il avait observé le ciel gris depuis son lit, le gris de la capitale qui ne laissait entrevoir aucune perspective de printemps, rien du tout. Il avait poussé l'oreiller contre le mur et s'était redressé, avait senti un léger battement, un poids dans l'estomac. Rien de vraiment comparable à une gueule de bois, plutôt un sentiment désagréable. Voilà ce que c'était. Et la lettre de licenciement reçue la veille, un licenciement sans surprise. Il connaissait bien le cirque estival : la lettre en mai, tout ce qu'il y a de plus standard, que les directeurs d'école stockaient probablement par dizaines dans leur tiroir et envoyaient à des gens comme lui :

Avec regret, pas de prolongation possible, vous souhaitons le meilleur pour la suite. Puis la nouvelle affectation fin août, dans la même école si possible, dans une autre si le nouveau contrat devenait synonyme de CDI. Sommes très heureux de vous accueillir, super équipe, établissement dynamique et créatif. Il avait su que cette lettre arriverait, qu'ils souhaiteraient le reprendre en août,

mais pas suffisamment pour le payer pendant les vacances.

Malgré cette lettre, il se tiendrait devant la classe, la 7a, il ferait cours : *Past tenses and their use*. Il préparerait le prochain contrôle, sourirait aux enfants prépubères ou carrément pubères, des garçons minuscules et des filles dont le t-shirt commençait à se gondoler. Une classe fatigante, trop d'enfants stupides, trop d'insolence, pas assez de perspectives, une prononciation trop mauvaise, pas assez d'intérêt. Et toujours la grammaire. Encore et encore. Comment leur en vouloir de s'ennuyer. Et pourtant : il était en colère que personne ne le soutienne, tout le monde voyait les heures qu'il faisait, son engagement, l'*English Film Club*, les heures supplémentaires non rémunérées qui, en toute honnêteté, étaient ce qu'il préférait, tout le monde savait tout ça mais personne n'était capable de dire : il est bon, donnons-lui un contrat, un vrai.

Il avait regardé son bureau, la bouteille de rouge presque vide à côté de l'ordinateur, le voyant qui clignotait à l'avant indiquait qu'il n'avait pas éteint l'appareil, simplement roulé avec sa chaise pour aller s'écrouler dans son lit. Un battement régulier à l'arrière du crâne, peut-être bien une gueule de bois, mais alors une petite.

Pendant un instant, Martin essaya de se convaincre que cette gueule de bois avait précisément tout changé. Mais surtout le souvenir de la journée précédente, pensa-t-il, de ce samedi avec Judith où il avait joué, rampé par terre, fait des grimaces. Comme elle tenait sur ses jambes tremblantes et potelées, comme elle regardait et comme il avait dû répéter les mêmes gestes, encore et toujours,

les mains devant le visage, puis à côté, devant le visage, à côté. Sa démarche constamment penchée vers l'avant, une bascule qui finissait toujours par terre. Et quand on en arrivait là, les cris et les pleurs comme si c'était la fin du monde. Et il avait ri, pris la petite dans les bras et ri pour couvrir les larmes de sa fille. T'es vraiment pas normal, avait-il pensé, mais elle avait arrêté de pleurer et ri avec lui, l'avait regardé avec de grands yeux avant de glousser, de rigoler. L'espace d'un instant il avait fait le vide dans sa tête, des éclats de rire et rien d'autre.

Quelques heures plus tard, il se tenait devant chez Laura, la petite dans un bras, son sac posé à côté de lui par terre. Il était en retard et s'attendait à ce que Laura lui fasse un commentaire mais elle lui avait simplement fait signe d'entrer, lui avait laissé Judith qui s'était endormie, elle l'avait conduit dans sa chambre pour qu'il mette sa fille au lit. Ils étaient restés silencieux un moment dans la chambre et l'avaient observée en train de dormir.

Puis ils avaient discuté debout dans le couloir, il ne savait plus de quoi, il avait regardé par-dessus son épaule en direction du salon, vu un verre de vin sur la table près du canapé, n'avait pas pu dire s'il y en avait un deuxième à côté. Il s'était demandé quand il s'était assis là pour la dernière fois. Peut-être pour le premier anniversaire de Judith, au beau milieu des enfants qui crient et des autres parents. Tu ne t'es jamais vraiment assis là, s'était-il dit, tu n'as jamais été rien d'autre qu'un simple invité.

— Tout va bien ? avait-elle demandé.

Il avait hoché la tête avant de lui dire au revoir.

— Je te remercie, avait-elle dit en lui tapant sur l'épaule.

L'hôtesse de l'air lui servit un café et un croissant. C'était exactement ça, pensa-t-il, cette tape sur l'épaule, la journée avec sa fille et cette tape réconfortante en guise de merci, le chemin vers la maison à vélo sous la pluie, le vin, la courte nuit, la lettre et la gueule de bois. Voilà ce qui avait précédé ce moment où il avait pris son ordinateur portable dans le lit, ouvert sa boîte mail et lu le message. "Re : Aw : Re : grosses bises d'Essen" en objet, en dessous l'adresse f.schneider26@web.de. Il fit défiler les premiers messages du vieux qu'il avait découverts deux semaines auparavant dans ses spams entre "Hey baby !", "Booste ton érection !!" et le mail urgent d'appel à l'aide d'un inconnu pour le versement de son héritage. Il survola les phrases qui mentionnaient le nouvel ordinateur que le cousin de Martin avait installé, ses premières tentatives sur internet et la fascination que cela avait provoquée chez le vieux. Martin avait alors imaginé les longs doigts fins de son grand-père sur le clavier d'un ordinateur, l'annulaire sectionné qui se balançait au rythme des mots tapés.

Il le regarda traverser les allées pour retourner de l'autre côté de l'avion et lui faire signe avant de remonter les marches vers la classe affaires.

Au fil des messages que le vieux envoyait à son petit-fils depuis le bassin de la Ruhr, la distance entre eux s'était estompée, cette distance qui s'était longtemps manifestée par une poignée de main, une tape dans le dos, voire une ou deux phrases maladroitement échangées sur les études ou le travail.

Des phrases exprimant la solitude s'étaient mêlées aux paroles insignifiantes, des phrases exprimant la tristesse et le manque de l'épouse défunte. "Je me

réveille et lui parle, avait écrit le vieux, même si cela fait des semaines qu'elle ne partage plus mon lit.”

Martin avait posé l'oreiller contre le mur et s'était adossé, il avait pensé à l'obscurité de l'église et au cercueil de sa grand-mère, toutes les personnes en noir, toutes les mains froides qu'il avait dû serrer ce jour-là.

Et dans le message suivant, il y avait cette phrase : “J'ai trouvé les camps.” Martin s'était vaguement rappelé les histoires d'emprisonnement, les anecdotes sur les parties de football et le cours d'anglais qui avaient souvent fait rire pendant les fêtes de famille. “J'ai écrit à une femme qui gère un musée au Texas là où notre camp était situé.” Et en dessous le lien vers une page qui montrait une baraque grise, un mirador octogonal assez gros, et beaucoup de photos en noir et blanc.

Le Texas, avait pensé Martin avant de chercher le nom du lieu, d'ouvrir la carte pour simplement tomber sur une tache grise au milieu de nulle part. Il avait dû zoomer, encore et encore, pour voir San Antonio, Austin et Houston.

“Il y a encore quelques gardes de l'époque là-bas, avait écrit le vieux, qui se réunissent régulièrement. Parfois un Allemand se joint à eux, quelqu'un comme moi. C'est sûrement n'importe quoi, tu ne penses pas ? Cette envie de retourner une dernière fois là-bas, de vérifier une dernière fois si le Texas a la même odeur que dans mes souvenirs. Si le sol a la bonne couleur. Et de voir les hommes qui étaient de l'autre côté du grillage à l'époque. L'appel du lointain. Je l'avais presque oublié.”

Martin avait fixé l'écran, il avait tapoté sous son clavier du bout des ongles avant de cliquer sur “Répondre”.

La gueule de bois, pensa-t-il tout en se détachant pour se lever. Il pensa à Judith et Laura, à l'école, au licenciement en montant les marches qui le séparaient de la classe affaires, à tout ça. "Eh bien allons-y ensemble", avait-il répondu avant d'envoyer l'e-mail. À cause de cet e-mail, il allait devoir veiller pendant plusieurs semaines sur cet homme de bientôt quatre-vingt-dix ans dont il ignorait tout de l'état de santé. Peut-être que tu aurais pu tout arrêter, peut-être. Mais quelques minutes plus tard, un nouveau message était apparu dans sa boîte de réception : "Je t'appelle !" Et presque au même moment, son portable avait résonné, sa tête avait résonné, le vieux, sa voix. Comment freiner l'enthousiasme d'un si vieil homme ?

— Je suis là, dit-il. Le vieux leva la tête de ses papiers et lui sourit. Ses lunettes étaient très basses sur le nez. Martin s'accroupit.

— Qu'est-ce que tu lis ?

Il prit appui sur l'accoudoir du grand siège. Il sentit le vieux, l'après-rasage et un parfum âpre comme de la terre séchée. Dans son dos une lumière délicate et le tapotement régulier des doigts sur les claviers. Le vieux lui tendit une feuille de papier. "*RMS Mauretania* (paquebot, 1939)" pouvait-on lire en haut de l'imprimé, en dessous quelques informations, un index. Avant-guerre, après-guerre, lut-il.

— Notre navire de croisière, dit le vieux. En haut les Ricains blessés et en bas nous. Je ne sais plus où nous avons atterri en Angleterre à l'époque. Je me suis souvent posé la question. Une petite ville, sur la côte sud. De là on a pris le train pour Glasgow. Il était là. Le *Mauretania*. Mon premier paquebot.

— Comment était la piscine ? demanda Martin.

— Top, et le buffet super.

Martin survola le texte, le rendit au vieux.

— Les machines, je savais ce que c'était de creuser pendant des jours dans la résonance, le bruit et la chaleur. Mais ce rythme martelé, strident. Le sifflement de la vapeur. Le premier jour, je crois que je n'ai fait qu'écouter, la tête collée au mur de la cale. Et puis ce va-et-vient dans les vagues. On a essuyé une de ces tempêtes, tu aurais vu. Le métal a chanté comme une baleine. Toutes ces choses...

Il tapota sur son front.

— Gravées, même si le ciboulot finira tôt ou tard par dérailler. Tout est là. Les gens ont vomi et prié. Et se sont cramponnés pour ne pas glisser à travers la soute. Des jours entiers sans pouvoir aller sur le pont. Rien que du vomi et des lamentations. Et tout puait.

Tu t'attendais à quoi, pensa Martin.

— Je connaissais l'obscurité, le fait d'être enfermé, rien de nouveau pour moi. Deux ans avant d'être enrôlé, j'ai été enseveli par deux fois. La chaleur, le noir, tout ça. La terre, la galerie, je connaissais. Mais cette caisse dans l'eau. Comment un mineur peut supporter tout ça ? Même un mineur de fond a besoin de soleil.

— Vous ne pouvez pas vous asseoir ici, dit l'hôtesse.

Elle était debout dans l'allée derrière Martin et tenait un plateau en équilibre.

— Cette zone est réservée aux passagers de la classe affaires.

— Mais mademoiselle, dit le vieux en souriant, vous ne voulez tout de même pas priver un grand-père de son petit-fils !

Elle resta immobile, les dévisagea tous les deux.

— Je voulais lui offrir son billet, mais le jeune homme a sa fierté.

Ce qu'il oubliait de dire, c'est que la fierté avait suffi à refuser la classe affaires, pas le tarif normal. La femme sourit.

— Seulement quelques minutes alors. Et si des passagers se plaignent, il faudra retourner à votre place.

— Évidemment, dit Martin.

Son grand-père regarda la femme s'éloigner en lorgnant ouvertement ses fesses. Puis il se pencha en avant pour sortir une chemise de son sac à dos, l'ouvrit et feuilleta quelques papiers. Martin aperçut la moitié d'annulaire, fut tenté un instant de lui demander ce qui lui était arrivé, mais laissa tomber.

— J'ai apporté quelques copies, dit le vieux, un peu plus de contenu que dans les livres. Des sources primaires en quelque sorte. Tu as lu *Prisoners of War* de Krammer ?

— Presque terminé, mentit Martin.

Mais au moins les premiers chapitres, pensa-t-il, il connaissait les chiffres qui lui avaient semblé absurdes, il savait pour les transports de troupes qui avaient conduit les Américains en Europe et ramené les Allemands, il avait vu les photos des Allemands au premier enregistrement, à l'épouillage, les visages tristes à l'embarquement, les hommes qui levaient la tête pour regarder le photographe, au milieu de la foule entassée sur le pont. Il avait cherché son grand-père, trouvé beaucoup de regards sceptiques, mais aussi beaucoup d'hommes souriants. Ça l'avait bouleversé de voir ces visages

et d'imaginer le vieux là sur le pont en train de regarder la mer.

Martin s'assit et salua sa voisine qui était réveillée et petit-déjeunait. Elle avait posé sa couverture sur le siège du milieu resté libre, et il posa les feuilles dessus le temps de s'attacher et de déplier sa tablette. La femme sourit, laissa traîner brièvement les yeux sur les feuilles, puis se concentra à nouveau sur son café.

Il saisit la première feuille sur laquelle on pouvait lire *Prisoner of War Postcard* et la posa sur la tablette, en dessous la traduction allemande, à gauche la mention *Do not write here!*, et juste au-dessus un gros tampon *Passed By US Army Examiner*. En haut le nom de son grand-père suivi d'un numéro, sûrement son matricule, l'adresse de l'expéditeur : *German POW Camp, Co #4, Texas ASF Camp Hearnel TX, USA*. Et en bas à droite dans le champ de l'adresse : *Hannelore SCHNEIDER, Essen-Katernberg, Viktoriastr. 100, GERMANY*. Il prit la copie du verso, fixa l'écriture griffonnée par le vieux, en haut à droite la date du 5 août 1944.

Chère mère, débutait la lettre, *enfin je trouve*, pensa-t-il lire sans en être sûr, il survola le texte sans vraiment parvenir à déchiffrer quoi que ce soit, *Star Spangled Banner**, lut-il plus bas. Puis d'autres crochets, pointes, courbes qu'il ne comprenait pas. Il faudrait qu'il demande au vieux, peut-être qu'il la lui lirait. La deuxième copie montrait un dessin : de fins traits de crayon, les façades de plusieurs baraques

* Bannière étoilée : nom donné au drapeau et à l'hymne national américains.

en longueur, portes ouvertes ; devant les bâtiments de petits ponts enjambaient un canal, sûrement un fossé de drainage, des ébauches de plantes et en arrière-plan la plateforme d'observation d'un mirador, au-dessus le toit sur lequel se trouvait un projecteur. Martin se demanda si son grand-père avait fait ce dessin lui-même ou si un autre prisonnier lui en avait fait cadeau. Il n'avait jamais vu le vieux dessiner, mais ça ne voulait rien dire. Sur la feuille suivante, la copie d'une photo qui montrait plusieurs hommes avec des pantalons larges en tissu clair et des chemisettes, casquettes militaires sur les têtes, accroupis ou debout, les visages sérieux devant un bâtiment en bois noir duquel il ne restait plus grand-chose à part deux fenêtres et un escalier qui menait à une porte ouverte. *Sep'44* pouvait-on lire en bas à droite, rien d'autre. Il ne reconnut son grand-père qu'au deuxième coup d'œil : un jeune homme aux cheveux clairs, rasés sur les côtés. Il se tenait derrière un homme accroupi, les mains sur ses épaules. On aurait dit la photo d'une équipe de sport, il pensait à ses propres photos, prises par Barbara sur les courts en terre battue de Brême, les mines sérieuses des enfants dont il faisait partie. Lui aussi avait perdu tous ses coéquipiers de vue, comme le vieux qui n'avait jamais présenté aucun ami des États-Unis aux fêtes d'anniversaire. Il observa les visages. Tous perdus, pensa-t-il. Il y avait eu ces histoires de canicule et de parties de football, de permis camion et d'un garde qui s'était endormi ivre, des histoires sans véritable lieu, sans points d'accroche. Il distingua une ressemblance entre lui et le vieux, des liens de parenté clairs dans le visage et la posture qui le surprenaient.

Suivant une intuition, il leva la copie près des yeux et observa les mains du jeune homme qu'était son grand-père. Huit, compta-t-il. Les pouces cachés, mais sur les épaules de l'homme accroupi huit doigts. Blessure par balle mon œil, pensa-t-il, il faudrait qu'il lui demande.

Il continua à feuilleter, trouva d'autres photos sans son grand-père ni l'autre homme, d'autres cartes postales illisibles, quelques-unes adressées à sa mère, d'autres à un certain Josef Schneider. Sans doute le frère, pensa Martin, car s'il avait l'histoire de la famille bien en tête, son arrière-grand-père était mort peu de temps après le début de la guerre.

C'est presque tragique, avait commenté Barbara. Soutenir le Führer à cent pour cent et caner avant même qu'il puisse s'engager vraiment dans sa grande guerre. Elle avait secoué la tête et ri. Il se demanda si elle avait fait ce commentaire en présence du vieux, mais il en doutait. Sa mère riait rarement en présence de son père.

— Il était vraiment doué, dit le vieux en lui rendant la copie du dessin.

Martin n'avait pu lire qu'une demi-heure avant de voir son grand-père réapparaître à son siège. Il n'était pas à l'aise là-haut, avait-il dit, Martin s'était alors décalé sur le siège du milieu et Franz avait pris place côté couloir. Il pointa alors l'index sur la feuille de papier :

— Il me l'a offert comme ça, sans rien ajouter. J'savais vraiment pas qu'il savait dessiner.

Martin heurta le bras de sa voisine avec le coude et s'excusa. La femme lui lança un regard indéfinissable,

redressa son casque et s'appuya à nouveau contre le hublot.

— Tu l'as connu en formation ? demanda Martin.

Le vieux secoua la tête.

— À bord. J'l'ai attrapé par le colback quand la tempête faisait rage. Il aurait été catapulté contre un poteau sinon. Il m'a eu des rations supplémentaires auprès des gardes quand la tempête s'est calmée. On n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent à l'époque.

— Il parlait anglais ?

— Il était américain.

— Quoi ?

Franz sourit.

— Pas que. Paul était allemand et américain. Des parents de Frise orientale partis outre-Atlantique à la fin des années 1920. Crise économique. Il disait qu'il n'avait aucun souvenir de son pays natal. Une adolescence américaine. Mais il est revenu, à la fin des années 1930. Pour le Führer.

Le vieux fit une grimace, fixa un moment l'écran dans le siège devant lui.

— Ça existait ? demanda Martin. Des Américains qui ont combattu pour la Wehrmacht ?

— Bah au moins lui. Et je le connaissais. Il y en avait sûrement quelques autres. Il m'a parlé d'amis venus avec lui. Ils se sont rendus ensemble à des réunions du Bund germano-américain. Plusieurs milliers de personnes au Madison Square Garden. On a du mal à y croire quand on regarde les photos. Croix gammée, fanfare et portraits du Führer à côté de tableaux de George Washington.

— Et il est resté aux États-Unis ?

— Oui, dit le vieux.

— Tu n’as plus aucun contact ?

Le vieux fixa son alliance.

— Disons que je l’ai perdu.

Le copilote annonça le début de la descente vers Houston. Tous les passagers étaient invités à regagner leurs sièges.

— Je ne voulais même pas te poser toutes ces questions, dit-il à son grand-père déjà en train de s’attacher, mais en savoir plus sur ton arrivée à New York.

Le vieux rit.

— Oui, New York, la statue, c’était quelque chose. Une autre fois.

— *Look into the camera!* dit un petit monsieur en uniforme beige.

Martin tourna la tête, vit la webcam, un modèle rond en plastique, il la fixa, attendit qu’elle fasse un bruit ou quelque chose, mais rien ne se passa.

— *Okay*, dit l’Océan cer.

Le vieux fut lui aussi pris en photo, reçut lui aussi son tampon. On les laissa passer, ils avancèrent sous le panneau : *Welcome to George Bush Intercontinental – Welcome to the Lone Star State*. Ils suivirent la foule dans les halls clairs de l’aéroport, les odeurs de parfum, de graisse à frire et de sucre, suivirent les panneaux *Terminal Link**. Martin vérifiait la porte de la correspondance chaque fois qu’ils passaient devant un écran. À l’inverse, le vieux semblait serein, il observait tout ce qui se passait autour, tournait la tête de-ci de-là, s’arrêtait

* Nom de la navette de l’aéroport de Houston.

devant les panneaux ou les enseignes. Martin attendait toujours que le vieux le rejoigne, il marchait devant. Les grandes dalles de carrelage des couloirs réfléchissaient la lumière, reflétaient sa silhouette à mesure qu'il avançait, il suivait sa propre ombre, un Martin à la fois flou et brillant. Il avait l'impression de marcher sur l'eau.

Autour d'eux des hommes adultes aux visages roses, chapeaux de cow-boy, de vrais chapeaux de cow-boy bien voyants, des bottes à talons, il ne manquait plus que les éperons, parmi eux beaucoup de Latinos. Il fendit la foule, emprunta l'escalator qui montait, le retour de la lumière du jour, du soleil, du ciel bleu ; avec ses vitres partout, la station ressemblait à un terrarium qui offrait un aperçu du Nouveau Monde, derrière lui l'éclatante cohue du terminal, devant eux la piste foulée par de tout petits avions et des passagers.

Le voici le voyage que tu n'as jamais entrepris pendant tes études, pensa Martin, ni avant ni après. Pas de Chine, de Japon ni d'Inde, pas d'Afrique. Pas de blog, pas d'e-mails groupés, pas d'albums photo sur Facebook. Un Erasmus à Copenhague pendant six mois, rien de vraiment exotique. Des études et un appartement avec Anne, un plan, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'Anne et plus de plan, que de longues heures à rester assis le regard fixe, à travailler et puis soudain, contre toute probabilité, cette brève escapade avec Laura dont Judith était le fruit.

La navette arriva : deux petites voitures massives sans chauffeur dont les portes s'ouvrirent sans bruit.

— Grand-père, fit Martin, mais le vieux s'était déjà mis en mouvement et monta dans le wagon.

Martin le suivit. Malgré la climatisation sifflante, il faisait une chaleur insupportable dans le train. Martin sentait la transpiration lui couler dans le dos. Le vieux sourit, pointa un 747 en train de décoller sur la piste. Les wagons glissèrent lentement sur les rails.

— Il fait aussi chaud qu'à l'époque, dit le vieux, à notre arrivée.

— Et il n'y avait pas de climatisation, dit Martin.

— Mais des chiffons humides, répondit le vieux.

Martin s'appuya contre la vitre, posa son front dessus, mais le verre était chaud, il sentait sa peau coller contre. Il se demanda s'il manquait à Judith, si elle s'était vraiment rendu compte qu'il n'était plus là.

— Pourquoi maintenant ? avait demandé Laura.

Il était sur le canapé à côté d'elle, une bouteille de bière entre les mains.

— Parce que le vieux veut y aller et qu'il peut encore.

— Et toi ?

— Vacances scolaires. Et je suis à nouveau viré. Elle avait soupiré.

— J'imagine que je dois m'apitoyer sur ton sort ?

— Qu'est-ce que la pitié vient faire là ?

— Fuite en avant, insatisfaction, conquête du Nouveau Monde, possibilités infinies et j'en passe.

— N'importe quoi, arrête un peu tes conneries !

Elle avait repris une gorgée de bière. Parfois il se demandait ce qu'ils s'étaient fait l'un à l'autre. Ou si c'était justement le manque d'action, si c'était le calme et la décontraction avec lesquels ils avaient tout réglé depuis le début, si tout ça ne les mettait pas parfois vraiment en colère.

Elle avait dit que ce n'était pas l'idéal de se retrouver seule tout l'été avec Judith. Et il avait répondu qu'il ne partait que quatre semaines, grand maximum, que c'était sûrement la dernière occasion pour son grand-père.

— Je veux le faire avant sa mort, avait-il dit. Mais je veux que tu sois d'accord. Je ne veux pas le faire contre toi.

Elle l'avait fixé un instant, la tête posée entre ses genoux. Il aurait aimé la connaître suffisamment bien pour pouvoir lire dans son regard.

— OK, avait-elle fini par dire, je peux difficilement dire non après un tel discours. Mais je te préviens, tu la prends sans discuter jusqu'à la fin de l'année chaque fois que je veux sortir.

— C'est déjà ce que je fais, avait-il dit.

Le train s'arrêta au terminal C, ils descendirent, suivirent la direction de leur porte, s'assirent parmi les quelques autres passagers et regardèrent dehors.

— Ça fait bizarre, dit le vieux, d'être là sans vraiment y être. On devrait sortir, toucher le sol au moins une fois.

— Comme le pape, dit Martin.

Le vieux rit.

Tu veux voler un caillou devant le terminal, pensa Martin, pour ta collection dans le bureau, toutes ces pierres, tantôt grises et ternes, tantôt rouges, noires, bleues et brillantes, posées sur du tissu ou des coussins dans une vitrine. Petit, il pensait que son grand-père collectionnait les pierres précieuses, il s'était imaginé les richesses inestimables qu'il y avait là, s'était raconté des histoires de trésors et de pirates.

Mais un jour, sa grand-mère l'avait surpris dans le bureau, le nez collé à la vitrine.

— Ne te fais pas d'illusions ! avait-elle dit. Elles n'ont absolument aucune valeur.

— À peine arrivés, dit le vieux qui but une gorgée de sa bouteille d'eau et se pencha pour se masser les chevilles, qu'il fallait déjà repartir. On voulait tout regarder, ne pas en perdre une miette. C'était quand même New York, imagine, nous pauvres prolos qui ne connaissions rien d'autre que l'Allemagne et peut-être la Russie et la France, on avait les yeux écarquillés. Mais ils nous ont chassés du bateau par une passerelle étroite avant de nous faire passer sur des rails, entre des entrepôts. Il y avait des soldats armés partout, même sur les toits des wagons, puis il y a eu les contrôles dans les tentes pendant que tous nos vêtements et effets personnels étaient désinfectés. Papiers et enregistrement en sous-vêtements. On a ri, on aurait dit un voyage scolaire. Mais complètement irréel, complètement nouveau. C'était quand même plus authentique à l'époque. On ne pouvait rien voir. Mais on pouvait au moins sentir la ville, le charbon, le diesel, le poisson, on pouvait toucher les portes, le fer ; on y était, pour la première fois sur le sol américain. Ça là, dit-il en levant la tête, c'est du béton et du verre, comme partout.

— Et des cow-boys, dit Martin.

— Et des cow-boys, répéta le vieux.

Martin observa son grand-père, ses cheveux blancs humides et brillants, soigneusement peignés depuis la base du cuir chevelu, parsemé de taches de vieillesse, jusque dans la nuque. Son front

affichait des rides creuses, ses sourcils broussilleux s'abaissèrent sur son visage fin lorsqu'il ajouta qu'il réfléchissait à s'acheter le même type de chapeau. Si c'est vraiment trop pour lui, pensa Martin, si tout ça le surmène, il joue parfaitement bien la comédie. Et il commence à se livrer, se dit Martin en fixant la main du vieux posée sur son genou. Attends encore un peu avant de demander. Il sortit son portable, tapa un message, envoya le même cinq fois. Laura lui répondit tout de suite.

je raconte les aventures de papa

— Barbara ? demanda le vieux.

— Laura, dit Martin.

Le vieux hocha la tête et regarda par la fenêtre en silence. Comment percevait-il tout ça, lui, un petit-fils sans femme mais avec enfant, un idiot qui n'a pas su bien se protéger. Et en même temps, pensa-t-il, c'était sûrement monnaie courante à l'époque.

— Je suis enceinte, lui avait-elle dit alors qu'il venait de s'asseoir.

Il avait ouvert le menu, les yeux rivés sur les sortes de thés.

— Et je veux le garder.

Qui est-ce, avait-il pensé, qui est cette femme au visage fermé, qu'a-t-elle à voir avec la femme avec laquelle il avait couché quelques semaines auparavant ? Où sont les cheveux lâchés, le sourire, les seins, les fesses, où sont passées la sueur, la nuit, la matinée et la demi-journée suivante ? Il avait levé les yeux. Elle portait une jupe, un chemisier, elle faisait très professionnelle, et peut-être, avait-il pensé, peut-être que c'était justement ce qu'il fallait. Il avait posé le menu sur la table et l'avait

regardée. Ses yeux étaient de la même taille, de la même couleur. Les sourcils étaient épais, méconnaissables. Il avait levé la main, tendu l'index avant de le pointer vers lui-même. Elle avait hoché la tête.

— OK, avait-il dit avant de faire signe à la serveuse et de commander une bière.

La serveuse l'avait regardé comme pour lui laisser le temps de reconsidérer l'heure qu'il était, mais il avait confirmé sa commande. Quand la femme fut partie, il s'était retourné vers Laura :

— Dans ce cas, élaborons une stratégie, avait-il dit.

Elle avait souri, laissant brièvement entrevoir ses dents, et à cet instant précis il avait cru reconnaître la femme rencontrée quelques semaines plus tôt.

Une secousse parcourut l'avion. Martin fut propulsé au fond de son siège, son estomac fit des bonds. On se serait cru à la fête foraine, avec les picotements, la joie. Il ferma les yeux et s'imagina en train de hurler comme s'il était dans le grand 8. L'avion était deux fois plus court qu'un Airbus, le plafond était minuscule, une seule rangée de trois sièges, les hélices grondaient sur les côtés et il se rendit compte que la peur lui procurait du plaisir, sans chercher à comprendre pourquoi.

Il regarda par le hublot, vit beaucoup de rectangles verts et marron, des bois, des canaux, une large *highway* sur laquelle de petits points avançaient. Il tambourina sur le gros livre d'Arnold Krammer posé sur ses genoux, effleura les lettres blanches sur fond noir, *Nazi Prisoners*, cacha une croix gammée avec le pouce. Des centaines de pages pleines de chiffres et de tableaux, mais aussi